

LE PÈRE PEINARD



Reflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNAIFF

ABONNEMENTS { Un an 6 fr.
Six mois 4 »
Trois mois 2 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an 6 fr.
Six mois 4 »
Trois mois 2 50

L'INQUISITION EN ESPAGNE VINGT-HUIT CONDAMNÉS A MORT!



A L'ASSASSIN!

Y a des moments où je me demande si nous sommes encore des hommes?

Peut-être bien serait-il intéressant de nous ouvrir le ventre afin de fixer la question : savoir si c'est de la boue de vache ou, plus simplement, du pisant de richard qui gargouille dans nos veines?

C'est qu'en effet, nous sommes d'un jemen-foutisme carabine!

Où s'émotionne et se passionne pour des couillonades : un cheval de courses ou un tar nous emballe...

Pourquoi?

Où n'on salt trop rien! On n'est pas foutre fichu de trouver une raison à ça, — à part que c'est bougrement idiot!

Par contre, nous apprenons les pires horreurs — des choses à faire fremir! — sans que ça nous bouleverse et nous sorte de nos gonds.

Quand, par exemple, y a eu les massacres d'Arméniens, ça ne nous a fait ni chaud ni froid. On a continué à digérer comme si rien n'était. Des fleuves de sang ont coulé à la mer et on s'en est moins préoccupé que lorsque la Seine débordé.

Les Arméniens sont si loin!

Puis aussi, ils ne sont pas frusqués comme nous : ils ne portent pas de gibus, ni des godillots à talons plats.

—

Voici que l'horreur se rapproche!

Cette fois, ce n'est plus au loin, c'est là, — près de nous, — presque en France : à Barcelone! que se mijote la plus terrifiante monstruosité de ce dernier quart de siècle.

Resterons-nous impassibles?

Les tueries d'Arméniens ont été brutales. Les Turcs ont opéré en bêtes furieuses, en ouragans dévastateur. C'était sanguinaire, mais au moins ça restait barbare.

Ici, en Espagne, c'est au nom de la civilisation que s'opère la tuerie. Ce n'en est que plus atrocement odieux. On n'a plus, en face de soi, des soudards en délire, ivres de carnage, mais des inquisiteurs à face glabre, aux ongles soignés, qui torturent leurs victimes avec des mines confites de bigots.

On sait les faits : il y a quelques mois, un soir, presque sous le porche d'une église, une bombe éclata dans les rangs d'une procession.

Illico, Barcelone fut mis en état de siège et la police arrêta, en masse, à tort et à travers, tous les pauvres bougres dont la fiolo ne lui revenait pas.

Après des mois et des mois, il reste encore quatre cents prisonniers dans les infernaux cachots de Montjuich.

Au moins, sont-ils pour quelque chose dans le lancement de la bombe?

Non!

De l'aveu des inquisiteurs eux-mêmes, tous ces malheureux sont innocents.

L'autre jour, dans l'*Intermédiaire*, Rochefort affirmait que l'auteur de l'attentat est hors des griffes des bourreaux.

A lieu de démentir catégoriquement la chose, les inquisiteurs ont répondu que ça se peut, mais qu'ils s'en foutent, puisque leurs prisonniers sont pleines quand même. Et, non contents d'avoir torturé les malheureux, ils ont torturé le proverbe de grives ou mange des merles! — dont ils ont fait : « faute de coupables on tue des innocents! »

Le fiscal (le procureur du roi) n'y a pas été par quatre chemins. Voici, exactement, — textuellement! — une de ses déclarations, pignés dans son acte d'accusation :

« NOUS DEVONS PRENDRE LES TUEUX A LA RAISON. Ne tenant aucun compte des dispositions légales et MALGRÉ LE MANQUE DE TUEUX, nous déclarons que sont auteurs et complices tous les arrestés qui figurent dans le procès. »

Y'a pas mèche d'être plus abominablement cynique ! D'un tel aveu on peut carrément conclure que sont innocents tous les pauvres bougres tombés dans les griffes des inquisiteurs.

Le-dessus, y a pas d'erreur !
Eh bien ! malgré le manque de preuves, le fiscal condamne à mort vingt-huit accusés ;

Malgré le manque de preuves, on envoie cinquante-neuf au bagne ; on se contente !

Et, toujours malgré le manque de preuves il déporte ou exilie tous les autres.

Avec de telles conclusions ce n'est pas avoir le besoin de nous apprendre qu'il ferme les yeux à la raison ?

C'était toujours bien superflu !

— 0 —

Somme-nous, réclamation, au acuil du vingtième siècle ?

On en doute, non de dieu, quand on assiste à une telle tyrannie de monstruosité.

C'est le Moyen-Age, — moins le criplement des bédouins.

Parfaitement, le Moyen-Age !

Seulement, au lieu d'être comme autrefois — pratiquée au sud de tous, la mise à la question s'accomplit clandestinement, au fond des cachots infects.

Au château de Montjuich, dans les flancs de la montagne, à cent mètres de profondeur, on a creusé des cachots on ne pénétrant ni air, ni lumière. De ces tombeaux, les cris d'angoisse, les hurlements de douleur ne peuvent arriver au dehors.

Là, les inquisiteurs sont chez eux !

Là, en toute tranquillité, ils ont tenu les chaînes, arraché les ongles à leurs victimes ; leur ont écrasé les parties sexuelles et, en les rouant de coups, leur ont fait endurer un supplice fou : ils les ont fait vivre sans sommeil !

Puis, pour varier l'atrocité, les inquisiteurs faisaient râler du soir leurs victimes en les gorgant de morues salées.

Oubien, encore, la nuit, ils les amenaient sur la plage et là, pieds et pattes ligotés, les supplices étaient lancés à la mer, retenus par une corde ; la haigne durait jusqu'au moment où les horreaux craignaient la noyade définitive.

— Avouer !

— Comment avouer ce que je n'ai pas fait ? répondait invariablement les torturés.

— Alors, passons à un autre genre d'exercices...

Et les supplices recommencent !

À ce jeu de tigre, un moment est fatalement venu où les supplicés ont préféré ou finir ; ils ont avoué tout ce qu'on a voulu ! Ils se sont reconnus coupables et se sont désignés pour complices des malheureux, prisonniers comme eux, qu'ils ne connaissaient ni d'ave ni d'Adam.

Et ces par des manigances aussi infernales que le fiscal est arrivé à son lot de 28 condamnés à mort !

— 0 —

Et les Espagnols, qu'on poudait si fiers, laissent faire ?

Beaucoup se taisent par peur ! L'opinion n'ose se manifester ; les journaux en sont réduits à insérer des dépêches, des faits-divers, des traductions..., le tout sans commentaires !

Rien que pour avoir publié un appel des prisonniers, adressé au ministre de la guerre, un journal bourgeois a été menacé de suppression.

Pourtant, tous ne tremblent pas !

Les républicains fédéraux, comme qu'il dirait nos radicaux ont clamé quelques protestations indignes ; Py y Margall, dans son journal *El Nuevo Héroe*, a protesté chiquement ; de même Balmeron et tous les fédéralistes.

On n'en peut dire autant des républicains centralistes (sorte d'opportunistes) et des socialistes subalternes, copains des guesdistes.

Ceux-ci n'ont pas plié non ! Leur grand chef, Iglesias, qui faisait tant son faraud au Congrès de Londres, reste plus muet qu'une carpe.

Il est vrai que ça tire peu à conséquence ; républicains centralistes et socialistes autoritaires ne sont qu'une poignée, — à peine trois pelés et un galeux dans chaque clan.

N'importe ! On est aisé voir les guesdistes espagnols avec davantage de cœur au ventre. Mais, comme leurs copains — les guesdistes de France — ces mômeux n'ont dans les tripes que de l'ambition et de la moussaille !

— 0 —

Et nous, les bons bougres, allons-nous relancer le spectacle des horreurs espagnoles, sans y croire notre émail de sel ?

Il n'y faudrait pas, non de dieu ! Si tel pitote que soit notre influence, elle compte !

Pourquoi, par des réunions grandes ou petites, par des manifestes, par un pétard aussi inévitable que possible, ne ferions-nous pas de l'agit'ion ?

Il s'agit de secouer l'opinion publique, d'éveiller ses instincts de piste !

Qui nous dit que si le populo reste impassible ce n'est pas par ignorance ?

Non, comme lui aux oreilles que, la-bas, à Barcelone, il y a dans les cachots de Montjuich 28 pauvres bougres que la mort guette !

BADILLARDE D'UN GEOLIER DE MONTJUICH

L'*Intransigeant* vient de publier la lettre suivante adressée à Rochefort, par un gardien de la prison de Montjuich. Les faits signalés sont si horribles qu'ils se passent de commentaires :

Barcelone, 5 décembre 1886.

Très honoré monsieur,

En vous exprimant la reconnaissance des trois cents victimes accusées de complicité dans le crime de la rue de Camillo-Nuevos, je veux vous renseigner sur les noms des hommes soumis au martyre et sur les délits qu'ils ont été forcés d'avouer sans les avoir commis.

Les voici :

Thomas Ascheri, de nationalité française, vingt-huit ans, forcé d'avouer qu'il est l'auteur du lancement de la bombe sur la procession, et forcé d'accuser tous les autres d'y avoir participé avec lui et d'avoir assisté à des réunions secrètes où l'on complotait pour lancer des explosifs. Réunions qui n'ont existé que dans le ténébreux cerveau du juge Enrique Maza, lieutenant de la garde civile Narciso Fortas qui ordonnait les tortures.

Antonio Nogés, vingt-six ans, Espagnol, forcé d'avouer qu'il avait déposé une bombe dans la rue de Fivaller et d'accuser les autres d'avoir assisté à des réunions tant publiques que secrètes.

José Molas, trente-deux ans, Espagnol, accusé par les premiers d'avoir déposé l'autre bombe dans la rue de Fivaller et mis en demeure d'accuser les autres sans qu'il le fit malgré les tortures.

Sebastien Sunyé, accusé par les deux premiers d'être allé avec eux à l'enterrement de la bombe sur les marches au par derrière l'Université, qui n'est pas possible, parce que, derrière l'Université, il y a des rues et des maisons, et qu'il y passe beaucoup de personnes pendant le jour et la nuit.

Francisco Gana, espagnol, trente-cinq ans. Celui-ci avait été accusé d'avoir déposé une des deux bombes dans la rue de Fivaller, mais il a su résister au martyre et n'a pas voulu signer.

Lus Mas, vingt-sept ans, accusé par les deux premiers d'être dans le complot et forcé, à son tour, d'accuser les autres d'avoir assisté à des réunions.

Juan-Battista Oller, jeune homme à la figure enfantine. Il a pu être vingt et un ans, soumis aux tortures pour avouer qu'il avait déposé une des deux bombes dans la rue de Fivaller ; il sut résister et ne signa pas la déclaration.

Joseph Thioulouse, français, vingt-deux ans, qui n'a pu être ni nommé ni condamné par l'Espagnol, il fut soumis aux supplices et, après on l'envoya faire sa déclaration on lui disait : « Tu es un asseur assex ; maintenant tu vas avouer. »

Il y a beaucoup d'autres ont subi des brutalités, mais les susnommés peuvent montrer leurs

pieds sans ongles, leur corps flagellé, leurs poignets déchirés, sans parler des organes sexuels mutilés.

Je puis vous certifier tout ce que je vous raconte et ce que vous voyez dans les journaux, car j'ai été le seul constater dans votre vaillants que vous le feriez constater dans votre vaillants journal.

DANS LES CASERNES

LA CLASSE

(Fin. — Voir les quatre numéros.)

Jusqu'ici, les bleus, je ne vous ai point raconté de chance, après vos trois mois de classe, d'un fois que vous auriez manqué un dimanche, sacré fourbi, celui-là. En arrivant à la caserne, la plupart de vous ont fait valoir, qu'on met le parapluie sur instruction, dans l'espoir d'être « embusqué », d'un filon moins abrutissant que les théories ou les marches bougres de trousser astreints les pauvres bougres de trousser les bédouins.

Si vous êtes cordonnier ou tailleur, vous avez des chances, après vos trois mois de classe, d'un fois que vous auriez manqué un dimanche, sacré fourbi, celui-là. En arrivant à la caserne, la plupart de vous ont fait valoir, qu'on met le parapluie sur instruction, dans l'espoir d'être « embusqué », d'un filon moins abrutissant que les théories ou les marches bougres de trousser astreints les pauvres bougres de trousser les bédouins.

Si vous êtes cordonnier ou tailleur, vous avez des chances, après vos trois mois de classe, d'un fois que vous auriez manqué un dimanche, sacré fourbi, celui-là. En arrivant à la caserne, la plupart de vous ont fait valoir, qu'on met le parapluie sur instruction, dans l'espoir d'être « embusqué », d'un filon moins abrutissant que les théories ou les marches bougres de trousser astreints les pauvres bougres de trousser les bédouins.

Si l'il y a pas de place, ni dans les ateliers, ni dans les bureaux, alors, vous superflus vous collent dans le peloton d'attente.

Il vous destinent du galion : les bouts de laine de cabot ou l'avisantaine sardine de sou-off.

Éleve-casernier, et élève-martyr à comme l'on dit à la caserne, tel sera le rôle qui vous fera jouer. Oh ! c'est pas gai, allez, pas rigolote pour deux sous, ces six mois que vous passez à courir vite vite que les autres ont à marcher en tantap plus fort la sentelle de vos croquetons, à astiquer davantage votre équipement, à vous abrutir sur les théories... mais, disent les jean foutre et les crapuleux galonnards, vous êtes récompensés : on vous fourre du galon !

D'aucuns font leur possible pour se faire rayer du peloton : généralement on les met à la caisse en même temps qu'on les exclut des élève-martyrs.

Si vous ne réussissez pas, si vos supérieurs, qui sont vos maîtres, exigent que vous restiez là, s'ils vous jugent après à commander et à punir, restez au peloton. Qu'importe après tout que vous soyez dans les cadres, n'est-ce pas, en somme, le meilleur moyen de propager ?

Je n'aime pas le galon : il me répugne profondément. Mais commander quelqu'un, comme il me déplaît d'être commandé par un trou du cul.

Mais d'ici qu'il n'y ait ni commandants ni commandés, tant pas baguennant les mains dans les poches, tant se trémousser fermes, se secouer dur, malgré les horions que l'on encaisse dans le cours de l'existence — malgré, parfois, la répugnance que l'on éprouve à exécuter les ordres de ses supérieurs.

C'est pourquoi si on coule deux chiffons de laine sur les manches de votre veste, ne croyez pas que les copains vous jetteront la pierre, à condition que vous ne fassiez pas le fatal. Ne vous gonflez pas le jour où vous aurez du galon : restez bon zigue, et vous n'en pouvez que faire de la meilleure propagande.

— 0 —

Comme je le dis plus haut, c'est le seul moyen de faire de la bonne besogne. Par exemple, vous avez un cours à faire à toute une escouade, — une quinzaine d'hommes environ. Dans les chambres, les officiers on l'ajoutent ne sont pas contentement de leur sou-vent, faites votre propagande tranquillement, sans

être inquiétés. Vous parlez de la patrie comme il sied, du militarisme comme il convient... Et vous êtes cocotes, et compris... car il n'est pas un seul trouillard qui n'ait en horreur le métier et la haine des supérieurs.

« Je sais, il y a des risques. L'honneur d'une municipalité, une parole imprudente... et puis après... »

« Or, vous fourez en cellule et on vous expédie à Biribi. C'est là tout ce qu'on peut vous faire. Mais vous n'avez rien à lui dire, vous ne savez pas et c'est avec surprise qu'on apprend de temps à autre qu'un sergent a été cassé et dirigé sur l'Afrique, que deux ou trois cabots ont été fustigés au cîou pour propagande révolutionnaire.

« Et puis, vous savez, les bleus, si on vous envoie terminer votre congé à Biribi, y a encore des chances de s'en tirer. Il faut vous dire aussi que les trois quarts de ceux qui furent immolés par les chouquots n'étaient que des simples d'esprit.

« Dans les détachements d'une quarantaine d'hommes, on se trouvent deux ou trois révolutionnaires, meistens les gonnardes n la font pas tant claquer que ça. Ils m'entraînent même mettent un clois à leurs grossièretés; pour un peu ils feraient duos.

« De reste, si dans votre régiment il vous arrivait d'être témoin de l'incantation d'un libéraliste, vous verrez la crainte qu'il inspirera, le respect qu'on aura pour lui, tout le bécotement qu'on fera dans les casernes. Ce sera l'objet de la conversation pendant plus de quinze jours. Tous voudront le voir, le connaître, lui et ses idées.

« Dans le régiment s'il se trouvait un certain nombre de propagandistes bleus, mais n'en serait-il pas la frousse empêcheurait aux bleux les gonnardes, les griffonnés pluralement le fouira, tous finiraient le camp de ces horreurs de casernes; le résultat serait des plus galbeux, et c'est pourquoi vous ne devez pas craindre vos peines tant que vous avez sur les yeux la capote du soldat.

« A Biribi, si vous y êtes expédiés, n'avez pas peur de faire entendre vos plaintes, ne craignez pas de divulguer ce dont vous êtes témoins; c'est fait pour servir de punition. Vous plaignez trouveront de l'écho dans la presse... notre presse à nous... et même chez les bourgeois.

« —
« En attendant que vienne l'époque où nous ne serons plus infestés de trouffionisme, il n'est pas facile de se faire des idées, que vous allez à la caserne, histoire d'y établir des courants d'air — et des courants d'idées.

« C'est trois années qu'on vous vole? — Je le sais, mon Dieu! Mais, le patron ne vous vole-t-il pas, lui aussi? — Il s'agit donc de s'allier au mieux... Dans ces machines-là, il est malaisé de dire: « Faites ceci!... Faites cela!... » Tout cela dépend des températures.

« Seulement, ce qu'il faut bien se rendre compte c'est que la caserne est un terrain favorable à la semence.

« Et vous qui arrivez de la ville ont trop souvent dans le ventre une guitare patriotique. Il n'en est pas de ceux de ceux qui s'aiment de la campulche. Ceux-ci regrettent leur pays! »

« Or, c'est justement les fringans de la campagne à qui il est habituellement le plus difficile de causer... faute de relations; puis-que, grâce à la caisse, on a des idées, on se rassemble et préparé à écouter les idées de paix et d'harmonie, on aurait trouvé bien tort de négliger une si belle occasion.

Les Faiseurs d'Anges

« Les Jean-foutre de la haute ne perdent pas une occasion d'être leur hypocrite.

« On dirait que leur seul dada est de souligner la contradiction qui s'y a entre la malpropreté de leurs meurs et la sévérité du Code dont ils prétendent faire leur règle et qui ne leur sert guère que d'oreiller.

« Ne nous en plaignons pas, mon dieu! De la sorte, les charognards évitent de la besogne aux gas d'atque qui, dans le but de réduire la charge de société, fêchent au lumière la pourriture bourgeoise.

« Cette semaine, c'est sur une piste où leurs instincts cochons flairent des tas de choses que les marchands d'injustice se sont lancés: il s'agit d'une affaire d'avortement.

« En quatre mots, voici de quoi il retourne: un dou-aveur de la haute, Mansuy, habitué des courses de canassons, s'était payé un double ménage. Il pratiquait ce que le Code a baptisé le concubinage. Il n'en faut pas plus pour aller au bagne.

« Seulement, comme il y a des accommodations avec le Code, y a même d'être bigame — et même triganco, — sans trop d'arias il aurait dû aller en prison et de se passer de l'autorisation de monsieur le maire.

« Pour lors, soyez pacha tant que vous voudrez! Ayez trente-six femmes si le cœur vous en dit... mais, respectez les « formes légales » et ne perdez jamais de vue qu'il est plus dangereux de violer le Code qu'un gosselin.

« Et, lors de vous chercher pouille, les vieux barbons de chats-fourrés vont tiendront en belle etate, et vous traiteront de « beau cou! » Ainsi faisaient-ils à l'égard de l'arieto Mansuy qui se pavait dans le monde de la haute, tantôt avec sa femme numéro un, tantôt avec sa femme numéro deux.

« —
« Jusque là rien d'illicite! Mais voilà que le type, tout en étant un patrouillard enragé et, on même temps, autant partisan du repopulation de la France que de l'indomestication de la race chevaline, ne tenait pas à prêcher d'exemple: il avait eu sa femme numéro deux qu'il ne voulait pas de posses.

« Dans ces bricoles-là, il ne s'agit pas de dire: « Je ne veux pas!... » Malgré la prudence des deux tourtereaux, un beau matin, la jeune fille s'éveilla avec un pochonelle dans le trou.

« — Que faire?... Son maître ne voulant pas de bâtards, la pauvrete exécuta ses ordres: elle alla chez un chirurgien et lui raconta qu'elle avait une tumeur dans le ventre.

« Ça se paie chaud des opérations semblables: le prix de la vie est assez cher, mais elle avait joué trop gros jeu... elle en est morte!

« Quand Mansuy apprit ce dénouement, il perdit la boule: par crainte du scandale, pour ne pas être poursuivi dans une affaire d'avortement, il se ferra une balle dans la peau et se tua.

« S'il avait ruminé un tantinet, il se serait dit que, quand on est le mossieu à la hauteur qu'il était, plus viles affaires s'arrangent; il se serait fait donner des tuyaux sérieux et, si un juge instructionneur l'avait accusé d'avortement, il aurait coupé la cheigie à son zèle en zelle l'excuse, mossaieu le juge, manzelle Thompson n'a fait que suivre l'exemple de telle et telle grande dame... »

« Et le juge instructionneur se serait empressé lui de parler d'autre chose: il aurait demandé un tuyau pour les prochaines courses... et rien n'aurait été de ça.

« C'est bien de ça, Mansuy s'étant tué, le pot-aux-roses s'est découvert et, grâce à des rivalités entre médecins, les opérateurs ont été fichus au clou.

« Ceux-ci protestent de leur bonne foi: ils y allaient franc jeu et ils affirment qu'ils ne savaient pas leur victime encante.

« Si cela est, la pauvre Thompson ne serait donc deux victimes d'une opération dangereuse mais, simplement, victime de la loi. En effet, si la loi ne faisait pas semblant de punir l'avortement, la jeune fille aurait dû en chirurgien de quoi il retourne et celui-ci, opérant en toute connaissance de cause, l'aurait peut-être sauvée.

« —
« Ah, voyez l'enchaînement: — Mansuy n'aurait pas eu besoin de s'écroffier et il y aurait personne à Mazas.

« —
« Ainsi donc, dans cette affaire, — comme en tout — la loi, sous prétexte de sauver la vie à un fctus, engendre la mort et le malheur.

« Ne ferait-elle pas mieux de nous foutre la paix, la grace? »

« —
« On n'en fait jamais assez bien que quand elle nous traite complètement.

« Qu'elle laisse donc les humains vivre à leur guise, risquer leur existence quand et comme il leur plaira.

« Et foutre, qu'on sache bien une chose: ce

n'est pas parce que, aujourd'hui pour des lois, y aurait plus de lois que les avortements augmenteraient.

« —
« Y aurait même des chances pour qu'elle diminue. Souvent, dans la salope de société actuelle, ce sont les préjugés qui forment les femmes à ne pas avoir de «sses; mais, du jour où l'enfant n'est plus considéré comme un gas, d'être une honte, et ça, par rioschet, y aura à bouffer pour tout le monde, les pauvres copines qui risqueront le paquet pour se débarrasser avant l'heure d'une «tumeur» enfantine seront beaucoup rares.

« Quant à croire que la loi empêche l'avortement, tout est à croire que la toue Eiffel a poussé grâce à l'influence de la lune.

« Par le temps qui court, y a pour le moins, la moitié des belles madames de la haute qui, sans scrupules, pratiquent l'avortement. Y a d'ailleurs pas que bibi qui pense ainsi: voici un béquet d'une tartine de Colomba, une demoiselle qui a plus de barbe sous le menton qu'elle aura et, à son content de l'artiner dans l'Echo de Paris, a pas honte de faire le métier de seneateur sous le nom d'Henri Fourquier.

« —
« Je lui passe le crachoir: —

« — Je me demande parfois comment les magistres peuvent s'indigner sans hypocrite contre une pratique qui naît de nos lois et parler de la vindicte sociale. C'est à croire que la société elle-même impose à de malheureuses femmes? Dans l'état de mariage même, la naissance d'un enfant peut être un malheur: il trouble les arrangements conventionnels du mariage des filles en diminuant leur dot, et Agrier le dit lui-même: « Un honnête bourgeois consulte ses livres et fait son inventaire avant de savoir si il ne peut donner « le luxe » d'un enfant... Mais enfin, quand une femme mariée a un enfant inopportun, il n'y a que des questions d'argent au bout. Pour la femme mariée, c'est une question ou de mort. Pour les femmes mariées elles-mêmes, il arrive constamment qu'elles deviennent enceintes alors qu'elles n'ont plus de rapport avec leur mari... la chose s'arrange souvent par l'ignominieuse comédie d'un rapprochement avec le mari, tombe dans quelque piège. Mais si le mari se dérobe? Ce peut être le désastre. L'argent est une question de la ruine de la situation matérielle et morale conquis par le mariage. A ce désastre, né de nos lois et de nos meurs, quel remède? L'avortement. — dehors des femmes mariées, France, la paysanne qui a « fait » aussi bien que la demoiselle, a bien élevée qui a poussé le jirir un peu plus loin que de raison et que de coutume. L'une, brutalement, est chassée, vouée à la misère et à la prostitution; l'autre ne peut plus se marier et se trouve déclassée. L'enfant, pour les travailleuses... de l'ouvrier et de la cuisinière à l'industrielle, — c'est la perte de sa place, la perte du gagne-pain à l'heure ou il faut trouver à vivre pour deux. La bénédiction du ciel est devenue la malediction de la société! En arrivant au monde, l'enfant est sa mère et la déshonneur. On peut dire que celle-ci, quand elle le tue dans son sein, est en droit de légitime défense contre un ennemi qu'elle sent grandir en elle. C'est abominable, n'est-ce pas? Mais à qui la faute? —
« On peut dire que celle-ci, quand elle le tue dans son sein, est en droit de légitime défense contre un ennemi qu'elle sent grandir en elle. C'est abominable, n'est-ce pas? Mais à qui la faute? Notre société est une chose d'homme, les poètes n'ont pas d'autre moi aux lèvres, jusqu'à en baver, et quand, de cet amour dont la jeune femme entend parler comme du bien suprême, elle se sent en danger, elle se sent le faire sacré, car c'est une autre Jérémie de notre temps qu'il faut « repeupler » lois, famille, meurs, tout se ligue contre la mère; et vous voyez qu'elle a toujours la force de résister, à elle seule, contre cette loi d'homme verselle?... Et la société la punit du crime qui n'est pas le sien. Ainsi va le monde. Je ne m'étonne pas que beaucoup veuillent le quitter... »

« —
« Pas raison, manzelle Colomba, de ne pas l'épouser, on veut passer la vieille société à l'assaut.

« Seulement, puisque de temps à autre, le Jaapines si bien, pourquoi n'est-elle choueite que par passades? Pourquoi est-elle sénateur?

« —
« Tes tartines les plus galbeuses ne seraient-elles qu'une amulette de bourgeois le m'infestent? »

Baillardre d'un Campluchard

Pas plus tard que lundi dernier, avec quantité de mes voisins, j'étais allé faire un tour à la grande foire qui se tient à la Barthelasse le jour de Sainte-Catherine.

J'avais déjà roulé une bosse aux quatre coins de la ville, ramolant le marché aux bestiaux, le prix du grain sous les hoches, me souvenant les profits, écoutant les honiments des dionistes, m'arrêtant à la parade des lutteurs et faisant le pied de grue à la lamentable mélodie du marchand de complantes.

J'avais aussi une croûte à l'Estouffai, où le piccolo se laisse si bien boire, et je venais avec l'ami Foulou de siffler une chopine chez la mère Pigeasse, à l'auvergne du Bon Cou.

Nous nous disposions à fouter le camp. Pourtant, en passant devant la grille qui barricade le jardin de cet animal de Richidou on put pas faire moins que de stopper un brin pour mirer une sacrée collection d'images dont un camélot avait tapissé toute sa bandole — des chromos, — je crois que c'est ainsi que l'on appelle ces fichues machines-là.

C'était pas le diable! Je vous assure, que tout ce fourbi, bien de chez moi, comme ce sont de grosses gravures qui, chaque semaine, envoient le huitième page du caneton du vieux bouffin.

Il y avait Jésus tout peints, des Jean-Baptiste emmitouffés dans une toison, des Christ couronnés d'épines, saint-Joseph, le brave coq, sa gourgandine de femme, une vierge qui fondait de petits kif-kif au chatte et se faisait châtouiller par un pigeon et, à côté, Jeanne Darc, une autre pucelle du même acabit.

Quelques Boulanger à barbe blonde restaient de l'immonce provision qui en avait jadis été faite; et des Pelissier à la trogne réjouie d'homme qui dîne à l'heure, s'étalaient à côté de nombreux Nicolas et de nombreuses czarines.

Fouillant toute cette pacotille mes cinquante finrent pas à trouver un quelque chose de pas tout à fait, sortant un petit peu de l'ordinaire. C'était une demi-douzaine de types rangés par gradation et peinturlurés à la six-quatze — mais les légendes au-dessous disaient cependant quelque chose.

« Je vous défends tous! » déposait un Ramollet mal foutu. « Je prie Dieu pour tous! » disait le raticheux. « Je vous défends de me saïte le chat-fourré. « Je légifère pour tous! » disait un bouffe-galette... Et ainsi de suite! chacun des grosses légendes prétendait « pour tout faire ses intentions... »

« Et moi je vous nourris tous! » concluait un paysan. Il avait fouter bien raison le paysan. Jamchambro, avec sa collection de feignasses à qui nous donnons la bequette.

Et, comme ce n'est pas assez des vieux jeanfoutre pour vivre à nos crochets, ces salauds dressent leur marmaille à faire kif-kif bourru.

Les écoles spéciales sont les pépinières d'où doivent sortir un jour, avec des dents affamées, tous ces jeunes nouveaux.

Du moment qu'ils ont étudié avec la galette que leurs papas nous volent, ces broués-là n'en foutent pas une secousse, leurs diplômes leur donnent le droit de détail.

En Chine y a le mandarin, en France c'est le diplomate.

Les uns, avec leurs boutons de cristal; les autres, avec leurs boutons de corbillanerie, nous saugent comme autant de poutres.

Oui, bon dieu, ces gosses pas plus haut qu'une botte de condarine vont au lycée à l'âge ou les nôtres, les pauvres, quittent l'école pour faire sur leur le détail.

Lu lycée ou ces morveux sortent bacheliers en lettres, il vont à l'école de droit ou le bachot, la licence et le doctorat en font des avocats, de ces relouards à la mode, qui ont assis ou à plat-ventre, des officiers ministériels, notaires, avoués et chicaneux.

Des facultés de médecine sortent les médecins, les vétérinaires, les vétérinaires. De l'École normale, des professeurs, des pions, des universitaires. De la Sorbonne, du Collège de France, de l'École des chartes, des savantesses et des hauts fonctionnaires. De l'École d'Administration, une autre classe de propre à rien — les préfets, les conseillers d'arrondissement, les préfetres, les diplomates. De l'École polytechnique, des ingénieurs. De l'École des ponts et des mines et des ponts et chaussées, des officiers du génie, ou d'artillerie par l'École d'Application.

De l'École des beaux-arts, des peintres, sculpteurs, architectes désignés pour les commandes de l'Etat.

De l'École des arts et métiers, des conducteurs ou des contre-oups. De Saint-Maixent, Saint-Cyr et autres sales écoles des tortionnaires galonnés, des Ronchotot, des officiers.

Des séminaires, les puants corbeaux, les charognards de première classe; depuis la rentrée de cette kyriele de bêtes dévorantes de nos écoles, on a vu plus modestes, mais le fond de cuir des ministères, jusqu'au plus minime calou.

Ah! quelle est nombreuse l'engeance des mormions vivant sur notre poil!

Et, plus nous allons, pétré de dieu, plus ça augmente. Depuis une vingtaine d'années le nombre de ces feignasses n'a fait que croître et embellir; il y a eu comme double, voire triple.

Et ça continue, fouter de fouter!

— D'amel ça se comprend un peu. Les salimbanques de la politique ne chauffent leurs élections qu'avec une charbonnée de promesses qu'ils ne tiennent certes pas tous. Mais il y a quelques-uns : ils bouchent la gueule aux vieux crampons, à ceux qui pourraient tourner à l'air, — par des coups de baïonnette, des placards de percepteurs, de rats-de-cave ou de sergot.

Pis comme on ne peut pas toutte chaque fois à la suite des centres d'installés, il y a nécessairement à créer de nouvelles places.

A défaut de notre patelin, ils ont des débouchés coloniaux pour cette sacrée marchandise. Naguacarras en engendrira bien une quantité.

Et toi, pauvre cul-terruux, peine, sue et casque à tire-larigot! Faut nourrir toute cette bande, en plus des richards de tout poil, banquiers, rentiers, gros proprios, industriels, négociants. Faut, en outre, équiper et nourrir les fistons, ces pauvres bougres qui s'étoient dans les casernes et qui seraient si richement bien au grand air, au paitte à la charue.

Serre-loil le ventre et casque toujours!

— Nom de dieu, ne serons-nous donc jamais assez marloles pour jouer du balai et couper les vivres à ces merles-là? Bonnes bêtises nous laisserons-nous toujours bouffer la laine sans rien faire.

Mest-avis que non et que cette couillonnade va finir par user! A l'avenir, cette bande de jean-fesseu devront s'atteler à la bêche et à la charrue, ce qui leur vaient se caler le cul.

À la grève générale mijote par les gas des villes, les bons lieux des cambrousses ajoutent la ralloigne qui la rendra vraiment générale; la grève des contribuables, les refus des impôts.

Envoyez le percepteur à Dache pour se faire acquitter sa note, — c'est un coup droit dans l'estomac de l'Etat.

En son honneur, samedi, y a eu une réunion à Courbevoie et Jaurès y a fait rouler sa rhétorique.

De son jaspagine, un point à retenir : à l'en croire, dans une certaine alléance selon sa formule, les travailleurs auront le produit intégral de leur travail, — sauf une petite retenue pour renouveler le matériel.

Les pauvres gueudistes, toujours les mêmes! Ils ne s'occupent pas la société actuelle, ça veut une boutique de savon des trois-luit; y a d'un côté les dépenses, de l'autre les recettes, — c'est le bénéf.

Quant à maintenant les objets conservent toujours une valeur d'échange et on les troque contre une monnaie — en papier ou en l'importe qu'on.

De s'en suit qu'il n'y a rien de change; à on a recréé la faïence sociale, mais le salariat et l'exploitation n'en continuent pas moins à exister.

En outre, pour Jaurès, l'Etat est une roue nécessaire au char social. Or, boufferont-ils des briques à la sauce aux œufs, les roués des dévotiques à la sauce au lait? Probable que non! C'est eux qui, sûrement, seront chargés de doser la retenue à faire pour les machines, et si marqueront à la fourche!

Tous les agents-papiers des bureaux de statistique seront les parasites de la République gueudiste.

Jaurès n'est pas une tourte, — il devrait compter à l'Espérance qu'il comprendra de ces quatre matins et que, faisant à nouveau un pas en avant, il plantera les socialistes à la manne, comme à la pliquée les opportunistes et deviendra un brave aracho.

— Cecl dit, que je dégoise quatre mots sur les côtés de la réunion : avant que la séance ne commence, un pauvre vieux qui se croyait à la tête des socialistes franc jeu, a eu la malencontreuse idée de vouloir ouvrir la séance.

Illico, un grand escroquif lui saute dessus : « Vous n'êtes pas membre organisateur! » qu'il hurle, — décollé! — Et, avant que le vieux hurle, il pu ouvrir le bec, le gueudiste l'attrape par les épaules et le boucoule.

Quant Guedesio s'est mis à piauler, voilà un muflin dont la p... est décollée, — s'en va en se disant : « Mon point au populo qui, trouvant ce procédé bouvaissia, a protesté.

Enfin, la séance toute sous la présidence de Deville s'ouvre et il barouillait quelques palabres quand un prolo poussé une exclamation que peu entendent. Et le Deville suspend la séance, et donne l'ordre de se retirer. On se sortira à la bougre, — qui n'était pourtant pas aracho!

Bondieu, voilà des façons d'opérer bougrement dégueulasses!

Qu'en pense Jaurès ?

Ratichonnades Chalonnaises

La froccaille se démonte dur et ferme, nom de dieu!

Et le a du vent dans les voiles car les capitaux foutent au rancart leur voltaïrisme et deviennent plus bigots que trente-six putes en retraite.

Non pas qu'ils soient deviens crédules, mais tout simplement « parce qu'il faut une religion pour le peuple ».

Et qu'il y a pas de meilleur moyen que de prêcher à la dévotion des catholiques.

Donc, la France se crétonise à nouveau! L'autre semaine y a eu un congrès de catholiques à Lyon; ça a été une mascarade idiote; quelque chose comme un rendez-vous d'éclopés de Charanton, pachés de gâtons.

En revenant de cette assemblée, quelques uns des congresses ont fait des réunions de ci de là. Chalou-sur-Saône est des six patelins qui a eu la dévotion de ses paroisses.

Dam, y a à la d'anches arto et ils se grouillent ferme! Leurs idées germent dru et la froccaille y trouve un cheveu. Ces bougres d'ensouantes regrettent le temps où ils étaient les maîtres de nos pays. L'époque où le pays s'éclairait du sang des victimes du crétinisme; des couillons se tapannaient de paroisse à paroisse pour la plus grande gloire de Dieu.

Et y avait pas que ça. Tantôt c'était les guéguans d'un couvent, où se trouve maintenant l'hospice Saint-Louis, qu'on ramassait ivres-mortes dans la gadoue ou qui scandalisaient, par leurs orgies, le populo.

Tant et si bien que, il y a une belle lurette, ce tracassin et les saintes gottes qui le meublait furent foutues au rancart.

Tantôt, c'était le pieux prôlat, le comte de Chalon, qui faisant des sennes; une bourgeoisie qui prélevait la dime sur les paysans qui venaient bazarder leurs denrées devant son église.

Ailleurs, c'était les moines et les chanoines qui assumaient le populo avec le manche de leurs nom de dieu de froix.

Partout les ratichonnades saccageaient, pillaient, semaient le désordre et la désolation!

— Foutre, ces temps — et ce n'est vraiment pas dommage! Mais, ça n'empêche pas qu'à l'heure présente, les ratichonnades ont des pieds et des pattes pour marcher dans la voie de leurs parents.

Pour emoustiller le populo et lui rappeler le chomin des boîtes à curés, y a pas de mieux

qui leur coûtent. La semaine dernière donc, ils avaient aménagé quelques réunions avec le dessus du panier de la joaillerie ; y avait là ce Jean Outrière Perraud, maître de son métier, l'ex-vaisselier de Mun; mossieu du Montessus et une trifouillote d'autres birbes parités.

Le Montessus, un puits de science, — tellement profond qu'il en est creux, — avait autrefois la manie de collectionner tous les cris-cris-cris que les dégoutants, et il n'a omis de fourrer dans ses vitrines que ce qui a fait des galipètes dans son plafond. Outre son dada de ramasseur de bestioles, de pissonalls et de mouches à déca, le vieux vicieux avait fait un casaqueot ferme étanché soignées convenablement; tant qu'aux pauvres bougres de proles, on enrégimentés sous le bannière de François Xavier et dont il était le médecin, pour eux son remède à la mode n'était pas coûteux: des bains de pied avec de la moularde!

Par exemple, quand il les voyait prêts à tourner de l'œil, le médicatère faisait signe au raticchon de la bonne société qui, pour changer, venait leur laver les doigts de pied avec des bulles d'après avoir les doigts étaient pour un place au poulailler, dans le paradis des raticchons.

Bonlieu, si c'est vrai qu'il sera beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup de mal, ne le vois pas blanc, le saint homme, car si quelqu'un avait la haine du Pavre, c'est toute bien ce merle-là.

— 0 —

Mais, jadis les réunions: des emputés de la haute, ainsi qu'un abbé Tartempion ont férocité sur le socialisme dans la campêche: « Y a des orateurs qui parlent mal, mais qui se font néanmoins comprendre par les cuis-frou-frou. Faut réagir, doux Jésus! Faut opposer notre propagande à la leur, car, par Sainte Marie à la coque, qu'est ce qu'on deviendrait nous, les cuis-bénits, si les paysans nous plaquent? »

Puis après, les charognards ont encensé mossieu Schneider, l'empereur du Creusot; ils ont presque canonisé, par la même occasion, le maudit Chagot, de sinistre mémoire; on se dit ils se sont flattés d'avoir abruti les proles de Warmerville, auprès du Val-des-Bois; ils ont affirmé que c'est là que, grâce au crétinisme, les ouvriers sont le plus dociles de tout le terre; ils sont avilis au point de lécher le croupion de l'exploiteur et de se faire casser la gueule pour son plaisir.

Et les pochotés d'applaudir à tour de bras!

Après quoi, le homard de la bande, le sieur Perraud, en a placé quelques-unes. Cette orgueilleuse bedouille a dégoûté que certains, lorsqu'il vint à Chalon, un bataillon de trouffions lui rendait les honneurs; y avait aussi des magistrats, — de bien braves gens, allez!

Et les gourdillards de se pamer à l'aise! Pour couronner sa pochote, le Perraud a levé ses piques sur l'assonblée, la bénie et à bien recommandé à tous d'aller, le lendemain, à la messe et d'avaler Gaspard.

— 0 —

Tout ça, les bons bougres, c'est de la riche pantoufle; y aurait pas de quoi passer son temps à aligner les inepties qu'on dégoûté ces Jean-foutre s'ils n'avaient pas terminé ces représentations par un assommé de bons fieux qui, au risque d'attraper le choléra, s'étaient aventurés au milieu de ces ostrogthes, histoire de voir ces âneries de près.

Ce soir-là, c'était l'ex-courassier de Mun, le tueur de Communards, qui, du haut de l'étré, débarrassait une histoire à faire croquer les chevaux de bois: « C'était en Bretagne, » qu'il bave. Un sorcier dit à un gosse qui « relanquait les pierres de Karnack; » « Quand ces cailloux front boire à la mer, tu trouveras sous elles des trésors. » L'enfant piroitta, le nez en l'air; il paraît qu'il attendit longtemps, — tellement longtemps que, par désespoir, il fit une croix avec une des pierres, avec son contenu. A quelque temps de là, les cailloux allèrent licher leur demi-setier à la mer. Le gosse emplit ses poches des trésors, mais les pierres revinrent en farfandollant et elles l'entraînaient caraboulant comme une bouse de vache, s'il n'avait pas été protégé par la pierre ou il avait grave la « croix... »

J'ai tenté à citer l'histoire complète afin de servir aux bons bougres un échantillon de l'imbécillité des crétins.

Vraiment, faut que de Mun soit bouché à l'éméri qu'il s'imagine que ses auditeurs

sont archi-pantouffards pour oser leur servir une salade parasite!

On enferme des pauvres types dans les maisons de fous qui, sûrement, sont moins détraqués.

Sur ce, les camarades voulurent mettre un grain de sel dans la discussion.

Ah, malheur! Les raticchons et toute une équipe d'empapaoutés — des dièves de « l'Écrou », dressés par un salgaud de frocrou qui a manqué d'avoir des aventures... amoureuoses... — dont pieds et pattes démançalées, tombèrent à bras raccourcis sur les bons bougres.

(2), c'est de la charité chrétienne!

Et aussi du courage — tout ce qu'il y a de plus pieux, — car, y avait dans la salle plusieurs centaines de cuis-bénits, contre quatre anarchos, tout un béquillard.

Malgré leur grand nombre, les crétins ont eu du fil à retordre.

Néanmoins, les énergumènes ont réussi à coller les quatre copains, à demi-assommés, dans les sales pattes des sergents qui n'attendaient que ça.

Comme de la salle ou avaient lieu les représentations au poste de police y a un petit bout de chemin, les frangins ont poussé la *Carmanole*, afin de prouver aux sergents qu'il n'y a pas que le « Sauvez Rome et la France... » qui se gueule, mais aussi de frères chanoins.

Les copains, Audinet, Dombois, Guillon (le béquillard) et Lucien Weil ont passé la nuit au plus. Le lendemain on les a trimballés devant le juge instructeur, après quoi ils ont été remis en liberté et ils attendent la jurgerie.

Seront-ils fadés?

C'est probable!

Mais, nom d'une pipe, si le Jésus des rati-

chons rappliquait à nouveau et qu'il voie « ses ministres » à l'œuvre, mille ahurats! Il n'aurait pas assez de lanternes pour fouailler les Jean-foutre de « sépultures blanches » et les vendeurs de l'Empire!



Galonnards ahurés!

Toulou. — Cette semaine y a eu de l'émotion chez les galonnards: ils ont découvert que trois caporaux et une certaine quantité de simples trouffions étaient contaminés d'idées plus ou moins anarchotes.

« Ça les a estomaqué! »

Bougres de toutes, si vous n'étiez pas chargés d'esprit de raisonnement vous vous diriez que, puisqu'il existe des anarchos dans le civil, y a gros à parier qu'il doit s'en trouver aussi chez les militaires.

Y aurait un moyen: ce serait d'exempter de service les anarchos.

Réfléchissez-y, messieurs les galonnards!

Dam, c'est moins loufoque que ça paraît: on isole bien les types qui ont des maladies contagieuses, — mais que vous tenez les anarchos pour des malades, isolez-les de la caserne, afin qu'ils n'y sèment pas leurs idées.

Or, pour ça, y a qu'un moyen: les laisser dans le civil.



Où, les bons fieux, reliez la couverture de L'ALMANACH du PÈRE PEINARD. En noir, elle est déjà chouette, — et frotte, elle est encore plus ruquine en couleurs.

Donc, achetez L'ALMANACH du PÈRE PEINARD. Il est en vente partout! Cinq Ronds.

Au lieu d'être ainsi, les galandards ont foutu au clou les trois cabats et un simple troufour. Sur le moment, il a été question de les expédier en bloc à Biribi, mais à la réflexion, le premier on trouve le remède pire que le mal. Eh, y a à réfléchir : si on embarque tous les suspects pour Biribi, avant peu il faudra que les claqueurs baissent les bras. C'est ce que se disent les grades, — aussi se grattent-ils la tête dans l'espoir d'y faire germer une solution... en qui est bougronné dur !

Quant d'oïl rabroué ?

Tarare. — L'autre soir, le copain Broussoulov donnait une réunion à Tarare. Voilà que le quart d'heul, faisant son malin, suivit d'un pouillard qu'il voulait faire entrer à l'autor.

« Tu qu'il a dit Broussoulov, c'est-y vous qui avez loné la salle ? En quel honneur votre roussin n'aboulerait-il pas ses quatre ronds ? Il ne passera pas. »

Le commissaire a fait une gueulot. Dans, lui qui s'ingénait que sa seule présence allait éfaroucher tout le monde, il a fouillé dans son gousset et, aussi peu qu'il pouvait, il a caqué quatre ronds par sa pestalle. Les bons bougres qui assistaient au tableau s'en sont payés une bosse !

Pour en finir !

Constantine. — A des moments où les pauvres bougres qui sont sous l'uniforme perdent patience, alors, dans un coup de rage, ils se vengent de tout ce qu'ils ont enduré... quitte à payer bougrement chérot ces quelques minutes de satisfaction.

C'est arrivé à Constantine : les troubadous du pénitencier rechainaient après la soupe infecte qu'on leur donnait. Un matin, la fouille fut tellement réjouissante que le cours leur souleva et qu'ils ne purent s'avalier. Le commandant Filéneau fut hélico informé de la chose ; en bon grade et bon grade, il a chouchoué l'ordinaire, ont l'intelligence idée de passer une revue des troubadous.

Les ayant fait aligner sur deux rangs, il leur passa sous le nez un drapeau blanc qui, au gougant l'autre, pointait celui-ci, quand, en un coup de foudre, un troubadou, Juillard, sauta à la décoration du galandard, la lui décrocha du poitrail et la fourra à terre, l'écrabouilla d'un coup de talon.

Il parait que c'est une sacrée insulte !

Au même moment, un autre pénitencier engageait le commandant dans les grands prius. Les deux troubadous ont passé en conseil de guerre l'autre semaine : Juillard a été condamné à mort et Vannier, son copain, à dix ans de travaux publics.

Mis en goût de sang, le conseil de guerre, a quelques jours après, condamné à mort un autre troubadou, Souchon, coupable d'avoir fichu une beigne à un sergent.

Et de trois : Edmond Pachet, délégué à l'atelier des travaux publics, a été condamné à mort toujours par cet affreux conseil de guerre, pour avoir fichu son képi à la tête du greffier.

Ainsi, pour avoir égégné un sergent, pour avoir érabouillé la décoration d'un galandard, pour avoir expédié un képi à la tête d'un gratte-papier, — la mort ! C'est tellement coûteux que ça dépasse toute imagination !

Pousquindes d'ambitieux

Bagnols-sur-Cèze. — Tout n'est pas rose dans le Landeraun communal de ce patelin, y a un sacré bouzan.

Et tout ce jour un birbe, une girouette politique qui a déjà fait le tour de l'horizon plus d'une fois : d'abord boulangard, puis rallié aux rénes, opportunard un jour, radicalisé un autre, voici que maintenant il se découvre social.

Ce caméleon ne manque pas de toupet ! En réalité, c'est tout uniment un farceur qui s'escrime pour montrer l'oh au populo et lui faire prendre des vessies pour des beses de gaz.

Qu'il continue, le birbe ! Avant qu'il soit longtempes, croyons-le, les lions bougres verront clair et auront assez de toutes les saletés communales.

Syndicat de probloches

Troyes. — Voilà du nouveau, hein, les camarades ?

Eh bien, oui, à Troyes, grâce à la roublarderie de quelques huissiers, les proprios sont syndiqués : le directeur de leur syndicat, un

chicanon qui la connaît dans les coins, a dressé une sorte de « livre noir » où sont inscrits les locataires réputés insolvables et ont été ceux qui dans leur existence ont eu des moments de feu.

Quand un bon feu va pour arrêter une affaire, le proprio lui fait laisser son nom et son adresse et, au lieu d'aller directement aux renseignements, il s'en va, cherche, les tenants, cherche à localiser le locataire de celui-ci, cela le tue ou le noie pas.

Le copain, Montperin, est actuellement victime de ces manigances : il doit démanéger un prochainement et il tarde précieusement ses quittances de loyer, — il est à jour ! Malgré ça, il n'est pas fâché de se loger.

Après ce non venant rien savoir de sa fiole ! Allant savoir le fin mot de cette mise à l'index d'un nouveau modèle, le gas est allé trouver un proprio qui a refusé de lui louer. Pour ça, vous ne voulez-vous donc pas ? Lui a dit : démané.

Acculé, le probloc lui a répondu que c'est sur le conseil du chicanon en question : « Ne louez pas à Montperin, c'est un anarchiste très dangereux ; il fait des réunions chez lui et tout ce qui s'en suit... ».

La perspective de camaro n'a rien de réjouissant : savoir le fin mot de cette mise à l'index au bloc, primo sous prétexte qu'il en traverse l'occupation, deuxièmement à l'accusant de vagabondage.

La seule ressource qui lui reste donc semble être de s'enquérir au mariage dans une maison saine et sauve, mais ça fait peu d'années par effraction, sinon les jureurs ne seraient pas faits pour les chiens !

Quant aux proprios qui, grâce au syndicat et aux chicanons, se font de tarabans contre les démanégers à la cloche de bois, m'est avis qu'ils se fourrent le doigt dans le croupion.

Ce qu'il y a de plus visible dans ce sale micmac est des rentes qu'ils font aux chicanons ; désormais, le sale bougre se la coule douce, et il n'en fout pas épaïs !

Encore une Syndicale !

Charleville. — Décidément, ça me semble une épidémie à peine si je venais de recevoir le fluide électrique qui provoque les vents vultoureux royeux, qu'on a l'ombe des Ardennes une billardière me jaspait l'existence d'une collection aussi dégoûtante : un Syndicat de pécheurs à la ligne.

Quelques bons bougres, nars d'intentions, les fondèrent l'an dernier. « A n'allait pas trop mal quand des astiques — proprios, rentiers, et même huissiers, s'y enquaillèrent.

« Et ça fut un grand événement à vue ! On pondit des statuts épatants : de quoi faire gondoler une balacine. Puis, on nomma un garde-champêtre.

« Y en a déjà deux, qui font la gouvernance ostentatoire, — avec celui de la syndicale, ça fait trois. Et celui-ci n'est pas le plus commode, — il s'en faut.

L'autre jour, un pauvre père de famille, qui a quatre gossés à faire torturer, en a sa quelque chose ; il était prêt à pêcher de quoi bouffer le soir.

« Ce qui de garde de la Syndicale lui tombe sur le poil : « Ah, vous posez votre ligne à terre ! Un procès-verbal... Votre nom et adresse... »

« Zut alors ! tout ahuri, s'exécuta ; le lendemain il fut appelé chez le quart-d'heul et il sera poursuivi.

« Ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que ce sacré non de dieu de garde-pêche du syndicat se présente à l'oh.

Zut alors ! Cochon de socialisme que celui qui consiste à foutre les jureurs aux trosses au pauvre monde.

« Le sieur de Ribera la becquée aux mômes, tandis que le père fera de la prison pour l'amende qu'il ne pourra payer ?

« C'est-ty toi, sacré animal de garde ? C'est-ty toi qui te bats pour être vraiment socialiste, il ne s'agit pas de faire étalage de théories, mais d'être un chouette gas et d'éviter, en toute occasion, de faire la plus légère mistouffe à un bon bougre. »

Et maintenant, regarde toi dans une glace et interroge-toi !

Flambeaux et Bouquins

Le groupe des FLAMBEAUX RÉVOLUTIONNAIRES vient de publier une chouette brochure de propagande : *Réformes en Révolution*.

Prix : 15 centimes.

— En Belgique, à Euvial, vient de paraître le premier numéro de la *Vérité*, un nouveau journal anarchique. C'est faitre pas la bonne besogne qui lui a servi de modèle.

À Paris, la *Jeunesse Nouvelle*, revue mensuelle, vient aussi de montrer ses cristes. Elle est en vente chez tous les revendeurs de journaux et librairie dans toute la région.

Les travaux sur la revue sont ouverts tous les samedis de 8 h. 1/2 à 10 h. du soir. Adresser les demandes à l'administrateur, rue de Constantine et 1.

Dans la *Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, Léon de Seillac a fait trois impartialités historiques des événements écoulés en Carmaux ces deux dernières années. (Édité Carmaux ces deux dernières années.)

— Reçu *Vidément*, bouquin de vers d'André Voidsac, édité par la Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Beaupré.

Prix : 3 francs.

— Reçu également le *Spiritisme et l'Anarchie*, édité par Chamuel, 3, rue de Savoie. L'auteur, E. Bouvery, a été chercher très loin des explications des actes de propagande par les fautes.

« A ces crimes, qui des victimes des individus et des sociétés, une fois cloués nageaient dans l'espace et, sans flempes, relouaient les maquilleries de son moment, les autres s'aperçurent que ceux qui les malheurs qu'ils ont endure étaient évitables ; sur ce que son sacré rage leur poussa ; mais comme ils n'avaient pas d'idées aux eux-mêmes, ils s'agrippèrent à l'action à certains fins, — c'est-à-dire à des vivants.

« Que ceux qui en doutent aillent y voir... En ce qui concerne bien, les contacts de ma exploitation sont simples, — pas besoin que la camarade nous ait tirés par les pieds pour s'apercevoir qu'avec de la bonne volonté on vivoterait cliquement sur la terre.

Pour le surplus : quand on est mort, c'est pour de bon !

LA CLAMEUR

Il y a près de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est donc très heureux de nous voir parvenu à nos fins. Nous nous proposons de publier la *Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

« Des camarades ont déposé fonds et ont décidé de nous aider. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le journal serait sorti de sa coquille.

« Et les autres ? dont nous parlons existent ! Seul le retard a empêché l'émission de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître la *Clameur*, ils ne sont pas compressés d'attendre à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire donnent un coup de chœur.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de la *Clameur* est double.

Primo, nous avons décidé, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journalistes et publications populaires*.

Quoi qu'il en soit, une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarisant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des bons d'abonnement de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon, au prix de 25 francs, au prix de deux francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journalistes et publications populaires*.

Quoi qu'il en soit, une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarisant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.



Ceux qui s'en fontent!